

Va vite, léger peigneur de comètes !

Les Dragons de Komodo



Bernard J. Lherbier

LES DRAGONS DE KOMODO

{Enrichi de dix dessins de Jean-Michel Lherbier}



Peigneurs de comètes

- *Photos 1^{ère} de couverture et page 4* : © Bernard J. Lherbier.
- *Illustrations* : © Jean-Michel Lherbier.
- *Textes* : © Peigneurs de comètes, 2022.

Ce mince recueil mélangeant poèmes et chansons nous entraîne sur une Côte basque à peine nommée, cependant que l'illustrent les paysages de Belle-Île-en-Mer. Un tel hiatus géographique importe d'autant moins que l'auteur avoue être en peine de décider qui, de l'homme ou du pays choisit l'autre et, au final, ne se reconnaît de véritable point d'ancrage qu'en son esprit — ce *no man's land* brumeux à géométrie variable.

Au reste, quels sont ces ports où « digèrent les cargos accotés à la pierre » ; quelles sont ces plages où les touristes ont cédé le pas à « des chiens hirsutes » ? Nous pourrions les croire imaginaires n'étaient cette « ancre si lourde », ce « sable plein les poches », et la certitude que le poème, au contraire des hommes, ne ment jamais.

Bernard J. Lherbier

“Il est des portes sur la mer que l'on ouvre avec des mots.”

Rafael Alberti

(*Sur les anges* [*Sobre los angeles*, 1929] | édition bilingue,

© Les Éditeurs français réunis, 1976 ;
traduit de l'espagnol par Bernard Sesé.)

LA CRISE ÉCONOMIQUE

Haut dans le ciel et le bouchant,
On voit, dans le soleil couchant,
Les nuées sombres et méphitiques
Des Aciéries de l'Atlantique.

Les grues, dans le soleil couchant,
Ont l'air de vieillards cachectiques
— Irréfutable diagnostic :
cancer de type économique.

Rouge baleine apoplectique
Qui charge pour la Mer Baltique
En saignant au soleil couchant,
À quai, dernier bateau marchand.

DÉSESPOIR POLI

Quand on confond départ et arrivée,
On ne sait trop quoi faire du bagage,
On s'assoit dessus, le regard rivé
Sur un horizon où rien ne surnage.

On n'en est pas moins pour de vrai marin,
Ayant au cœur cette mélancolie
De ceux qui ont tout vu — aussi bien rien —
Servant à bord du “ Désespoir poli ”.

ADIEU

Allons, qu'enfin j'accouche de la chose :
Rien n'égale l'émotion que me cause
Le long cri, musique inouïe, que lance
La sirène d'un bateau en partance !

Et je pourrais, à l'instant des alliances,
Dire tout à trac : « Mettez sur pause ! »,
Comme un salaud t'envoyer sur les roses
Si avec *elle* tu étais en balance...

Car vois-tu, elle me parle d'errance
Et sur le champ, c'est la métamorphose :
Adieu tout, toi, le reste ! Adieu la France !
Je suis Cendrars sur le pont du *Formose* !

ICI

Ici
c'est comme ailleurs,
c'est comme chez toi,
avec l'éternel galop de l'océan en plus ;
le cri muet de la pierre,
la terre suppliciée
sous la langue des vagues,
la mousse,
la rouille,
l'eau croupie
dans l'œil vide du poulpe ;
le vent,
chien fou hérissé de chardons,
le vent qui répète
qu'on ne peut pas aller plus loin,
qu'il n'y a rien au-delà d'ici,
rien que le pays des rêves

Les Dragons de Komodo

où personne jamais n'est allé,
château d'algues rouges
d'où l'on ne revient plus.

Ici
c'est comme ailleurs,
c'est comme chez toi,
avec le désespoir et l'irréremédiable
qui prennent la forme d'une falaise
pailletée de mica,
et cette fatigue spéciale du bord de mer,
quand on ne peut ni avancer ni reculer,
du sable plein les poches,
du sable plein le ciel.

Ici,
il y a cette envie de dormir,
ligoté de paresse ;
c'est l'océan qui écrase,
qui humilie ;
l'océan et le ciel,

Les Dragons de Komodo

la paume d'une main sur nos épaules,
la main du ciel,
douce et lourde,
qui nous couche.

Ici
c'est comme partout,
avec cela en plus
qui n'est qu'à nous
et nous nomme,
— comme une fleur éplorée
qu'on peut cueillir sur les visages
quand la fatigue dénoue les corps ;
et par la blessure entrevue,
on aurait pu entrer
et s'approcher de l'âme
à presque la toucher.

Ici
le cœur est désarmé,
il ne faut pas grand-chose pour l'embuer ;

Les Dragons de Komodo

y suffit une voile blanche à l'horizon d'ici,
un enfant, une robe rouge,
un chien qui court les pattes dans l'écume...

Ici,
on connaît le goût du drame,
on ne résiste pas.
La plage est un cimetière pour poupons de
plastique ;
l'océan recrache nos illusions,
nos peurs cachées dans des flacons,
nos angoisses enduites de lotion solaire,
pharmacopée baroque que décryptent
des chiens hirsutes.

Ici
ce n'est pas un pays mais le peu qu'il en reste,
un ultime lambeau,
une étoile d'embruns
pendue à la patère
du dernier tamaris

Les Dragons de Komodo

avant le grand plongeon.

Ici,
nulle part à goût salé,
c'est la fin du voyage,
le fauteuil sur la plage,
logique de l'exilé.

AMITIÉS PARTICULIÈRES

J'entretiens des amitiés particulières
Avec les cargos accotés à la pierre,
Le ventre lourd de ferraille, et qui digèrent,
Tandis que se dissipe l'équipage à terre.

Je viens les voir enfin quand la nuit est épaisse
Comme un amant se rend auprès de sa maîtresse.
J'aime leurs larges flancs de chimères en laisse
Que corrode le sel et que la rouille blesse.

C'est que nous partageons de semblables destins,
Affrétés pour de très prosaïques butins
— Et notre ancre est si lourde et nos petits matins
Plus las que l'au revoir des marins aux putains.

CHEZ LE PÈR' SANFOCOL

Les marins,
Sur la terre ferme,
Ils sont bon à rien,
Ils s'emmerdent ferme.
Alors ils picolent
Tout' la saint' journée,
Au gré des tournées,
 Chez le Pèr' Sanfocol.

Les marins,
Dès qu'ils sont à terre,
Ils n'ont goût à rien,
Y'a comm' un grand vid'
Dans leur cafetier' ;
C'est comm' un verr' vid'
En quête d'alcool
 Chez le Pèr' Sanfocol.

Les Dragons de Komodo

Les marins,
Dès qu'ils sont à bord,
Ils ont le cafard,
Ils rêvent d'un bar
Et d'un alcool fort,
Un coup d'Trafalgar
Qui vous cloue au sol
 Chez le Pèr' Sanfocol.

Les marins,
C'est des mecs à part,
Ils sont bien null' part ;
C'est comm' les poètes,
Ils ont dans la tête
Des idées pas drôl's,
Alors ils picolent
 Chez le Pèr' Sanfocol.

Achévé d'imprimer le 3 août 2022
Par les Editions Scripta
54730 Gorcy
info@editions-scripta.com
n° éditeur : 02703
n° ISBN : 9782353214433
dépôt légal : septembre 2022